

« *Cette maladie n'est pas pour
la mort* »

Jean 11, 4

Cycle 2016-2017 : L'Évangile de Jean

Lecture du mercredi 15 mars 2017

Évangile de Jean : 11, 1-57

Une maladie mortelle ?

Le chapitre XI de l'évangile de Jean est tout entier consacré à la mort et à la résurrection de Lazare. Une fois de plus, l'évangéliste a écrit un texte d'une profonde signification qui n'a pas manqué de susciter de multiples interprétations au cours des siècles. Car les mots utilisés dans le texte grec original prêtent, nous le verrons lors de notre lecture, à de nombreux sens parfois opposés : il nous est ici encore démontré que le mot n'est pas la chose, que chaque mot, dans notre langage humain, nous invite à dépasser la littéralité du texte pour accéder au Verbe qui l'anime en lui donnant son souffle (*pneuma*).

A cet égard, dans cette courte introduction à notre lecture, je voudrais attirer votre attention sur le seul verset 4, qui succède à l'annonce faite à Jésus : « Celui que tu aimes est malade ». Jésus dit alors : « Cette maladie n'aboutira pas à la mort, elle servira à la gloire de Dieu, c'est par elle que le fils de Dieu doit être glorifié » (traduction de la TOB).

Une première lecture rapide – trop rapide, pour nous qui connaissons toute cette histoire - nous conduit à une interprétation évidente et simple : en ressuscitant Lazare, Jésus transforme la maladie et la mort en vie retrouvée et il sert ainsi la gloire de Dieu, et sa gloire à lui Jésus en tant que fils de Dieu. Une fois de plus, par ce miracle, Jésus « prouve » qu'il est le fils de Dieu. A mon avis, ce n'est pas une interprétation satisfaisante, car elle est très insuffisante. Jamais Jésus ne cherche à « prouver » quoi que ce soit. Il se place toujours au-dessus de toute preuve.

Il nous faut alors concentrer notre attention sur la première phrase : en grec le verbe est au présent, et ce n'est pas le verbe *aboutir* mais tout simplement le verbe être. Ce qui donne en traduction presque littérale : « cette maladie n'est pas pour la mort, mais en vue de la gloire de Dieu, pour que par elle soit glorifié le Fils de Dieu ».

Qu'est-ce que cela signifie, une maladie qui « n'est pas pour la mort » ?

Le grand philosophe Soeren Kierkegaard a écrit un livre intitulé « *La maladie à la mort, ou traité du désespoir* » (1849). On considère Kierkegaard comme le père de la philosophie existentialiste, car il introduit en philosophie, héritier en cela de saint Augustin, la question du sujet et de son existence, du sujet posé dans l'existence. Kierkegaard, éduqué dans la tradition protestante, a été par la suite en révolte contre le christianisme bourgeois et conformiste de son époque, à tel point que les autorités religieuses ont bien failli lui refuser une célébration religieuse lors de ses obsèques.

Il est évident que le verset 4 de l'évangile de Jean a inspiré à Kierkegaard ce titre. Il y développe notamment la thèse selon laquelle le manque de foi conduit au désespoir, parce que l'on désespère du Christ, on désespère qu'il puisse réellement nous donner la vie, ou souvent aussi nous la redonner. C'est ce désespoir qui est la mort elle-même, ou bien qui y conduit :

« Cette idée de maladie mortelle doit être prise en un sens spécial. A la lettre elle signifie un mal dont le terme, dont l'issue est la mort et sert alors de synonyme d'une maladie dont on meurt. Mais ce n'est point en ce sens qu'on peut appeler ainsi le désespoir ; car pour le chrétien, la mort même est un passage à la vie. A ce compte aucun mal physique n'est pour lui 'maladie mortelle'. La mort finit les maladies, mais ce n'est pas un terme en elle-même. Mais une maladie mortelle au sens strict veut dire un mal qui aboutit à la mort, sans plus rien après elle. Et c'est cela le désespoir ¹ ». Et Kierkegaard va tout simplement opposer à ce désespoir la foi. Ce qu'il définit comme la foi en « la Puissance qui nous a posés en ce monde ».

On peut risquer bien des hypothèses sur la nature de la maladie de Lazare, le seul indice que nous en ayons est ce qu'en dit Jésus : cette maladie n'est pas pour la mort, c'est-à-dire qu'elle ne va pas conduire à la mort, même si tout indique qu'il n'y a plus d'espoir. C'est bien en ce sens que Kierkegaard a lu ce verset. Contre toute interprétation humaine d'une mort « réelle », Jésus, lui, a son interprétation, et elle va être suivie, une fois de plus, comme pour l'infirme de *Bethsaida*, d'une Parole de Vie, qui revêt la forme d'un ordre : « Lazare, sors ! ». (à l'infirme : « Lève-toi et marche ! »). La Parole alors agit contre le désespoir et la mort, elle crée ce qui avait disparu de la vie : l'espérance.

Pour la petite (ou grande) histoire, il est intéressant de noter qu'Albert Camus², dans son *Mythe de Sisyphe*, fera une critique sévère de la position de Kierkegaard, lui reprochant de ne pas aller au bout de la capacité humaine de supporter le désespoir, et d'avoir eu trop facilement recours à Dieu pour venir répondre à l'absurdité de la condition humaine. Mais Camus lui-même va évoluer sur ce point, faisant de la vie même, même absurde, et de sa beauté liée à la beauté du monde la raison d'espérer.

Que pensez-vous de cette opposition désespoir-mort / espérance-vie ? Est-ce que cela correspond à votre propre interprétation du verset 4 ? Si vous voulez, en proposer une autre, n'hésitez pas.

Interprétation par Jean-Yves Leloup de la « maladie mortelle »

« La scène se passe à l'intérieur de chacun d'entre nous : Lazare représente la connaissance de Dieu, « la vraie gnose³ », dirait saint Irénée. Cette gnose est l'amie de Jésus, car Dieu n'aime que celui qui vit avec la Sagesse. Cependant, suite à l'éloignement ou à l'oubli du Verbe (Logos), la Gnose est morte, elle est enfermée dans le tombeau des rationalités et des habitudes acquises. Marthe et Marie – la foi et l'amour – intercèdent auprès de Jésus pour qu'il la ressuscite, la réveille. Le récit de Saint Jean décrirait alors un itinéraire initiatique où peuvent se lire les approches du Verbe dans l'âme, en écho des événements et des paroles historiques : 'Seigneur, celui que tu aimes est malade' (XI, 3).

La foi et l'amour découvrent que la vraie connaissance de Dieu est malade ; elle s'est prostituée avec les pseudo-sciences et ignore l'essentiel qui est présence du Verbe à la source de toute pensée et de tout acte. Cette présence est incarnée en Jésus, intuition filiale du Vivant qu'il appelle Son Père.

L'ignorance n'est pas mortelle – 'Jésus leur dit : cette maladie n'est pas mortelle, elle est pour la gloire de Dieu' - L'oubli du Verbe endort l'âme, mais ne la tue pas. Cette maladie montrera que la puissance de l'éveil peut toucher même les endormis. La présence du Verbe peut naître de nouveau et de nouveau co-naître en chacun. Le Verbe est ami de la vraie

¹ Soeren Kierkegaard, *La Maladie à la mort, ou traité du désespoir*, Gallimard, 1949, p. 69.

² Camus, avec Sartre, est l'un des héritiers de la pensée existentialiste de Kierkegaard. Au 20^{ème} siècle le mouvement existentialiste va se séparer en deux courants, athée et chrétien.

³ Le mot « gnose » vient du verbe grec *ginosco* (γινωσκω) qui signifie « connaître ».

connaissance de Dieu, et ami de la foi et de l'amour. A ces trois rassemblés en son Nom, il aime se rendre présent ⁴».

Ainsi, pour JY Leloup, dans la pure tradition orthodoxe, la gnose est la sagesse de la connaissance de Dieu, donnée par Dieu aux hommes. Mais cette « gnose », on peut la perdre. Notons qu'à l'origine, la gnose n'était pas un courant mystique opposé au christianisme, comme elle l'est devenue plus tard, dans les cinq premiers siècles. Elle était une voie de connaissance du Divin. Toujours dans la perspective du christianisme orthodoxe, la lumière reçue de Dieu, qui éclaire cette « connaissance » revêt une grande importance. « Le Verbe est la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde », mais cette lumière on peut l'oublier, souligne JY Leloup, commentant le verset 10 : « Quand on marche dans la nuit, on n'évite pas les obstacles parce qu'on n'est plus dans la lumière » (Jn XI, 10).

Jean-Yves Rémond
mars 2017.

⁴ Jean-Yves Leloup, *L'Évangile de Jean*, traduit et commenté, Albin Michel, 1989, p. 281.